

Mesdames et messieurs, si la solennité m'a toujours fait peur et nous oblige parfois à faire bonne figure, il y aura toujours le rire d'un enfant, les cris d'un nourrisson, la toux récalcitrante d'un élu, le vent et la feuille d'un discours qui s'envole, pour nous rappeler qu'au moment où l'un de nos proches est célébré, la vie reste facétieuse et espiègle, libre et imprévisible. La bizarre suite d'évènements qui constitue notre existence traverse les jours et les nuits, oppose l'ordre et le désordre, le hasard et l'inéluctable, tisse un long drap de neige, de bourgeons et de fleurs.

Aujourd'hui encore, <sup>ce</sup> jour si touchant et important pour moi, tout me semble intime et largement public, complice et étranger. Certes mon nom Weber est ici familier et pourrait à lui seul légitimer ma présence. Hélas je me dois avant même de vous révéler les raisons profondes et combien affectives de ce discours, de confesser que de l'Alsace je ne connais que ses cigognes et ses maisons à colombages, son Gewurztraminer, son Riesling et bretzel, sa choucroute, enfin cette chanson maintes fois chantonnée par mon grand-père, survivant des tranchées de Verdun : « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine »

Certes j'aurais pu via internet vous faire croire que je connaissais bien l'Alsace, cette région si particulière qui fait de l'Allemagne un petit faubourg de la France et de la France un petit pont de l'Europe.

J'aurai pu vous dire qu'un prix Nobel de la Paix, Albert Schweitzer côtoie le Ragueneau des temps modernes Pierre Hermé, l'illustre entraîneur de foot Ball, Guy Roux, enfin François Eicholtzer, que ne connaissais que par son nom d'artiste François Florent, tous natifs de l'Alsace.

J'y aurais découvert que le premier alphabet de mon Maître fut le gothique allemand et que ce n'est que plus tard chez les frères à Mulhouse qu'il apprit la langue française. C'est à mes yeux, l'un des secrets de cette diction reconnaissable entre toute, toujours aigue, précise et claire, ce français d'ailleurs, si parfait qu'on souvent de grands auteurs étrangers. Je pense à la phrase de Cioran : « la langue française m'a apaisée comme une camisole de force calme un fou. »

Dans un passé récent, qui fut pour beaucoup d'entre vous et pour François Florent, la grande histoire ne vous a pas épargné et s'est invitée violemment dans les débats déjà si contrastés de l'enfance. La langue de Goethe devenait celle d'un tyran et l'annexion de l'Alsace une sorte d'exil immobile. Les enfants devaient respect à l'ignominie, il leur manqua cruellement l'insouciance et sans doute l'espièglerie rieuse des jeunes années. Il ne m'appartient pas de tirer des conclusions psychologiques sur l'impact mystérieux et unique pour chacun d'entre vous, d'entre nous, de nos premiers pas en culottes

courtes dans les jungles et déserts de l'existence.

Le devenir appartient aux brumes de la conscience et François, grand connaisseur des textes et des êtres humains, ne me contredira pas j'en suis sûr. Lui, qui si vite (*il n'avait pas encore vingt cinq ans*), sut d'instinct que règles et lois étaient nécessaires, comme la faux pour le blé, et que c'était à main nue, le cœur vierge que l'art dramatique réinventait l'inconnu. Je le rencontrais pour la première fois, ce souvenir raisonne particulièrement aujourd'hui, dans une salle de classe !

J'y étudiais mal le français mais la perspective de retrouver le soir, sur ce lieu de torture, le prince d'Elseur, les fureurs d'Oreste ou celles si salvatrices d'Alceste, me redonnait goût à ma courte vie perdue dans les débâcles de l'adolescence.

J'entends déjà François rire sous cape, avec lui ça ne prend pas, il me savait feignant et surtout passionné par les jeunes filles. Hé oui mesdames, messieurs, ça aussi François le savait : certains venaient en cours d'art dramatique car à l'époque Les lycées n'étaient pas mixtes ; mais après tout le désir enflamme et l'amour consume, le mouvement l'emporte sur le but.

François savait tout du chemin broussailleux de l'acteur. Florent portait haut, fier, jeune et beau. Lui le mulhousien, l'alsacien à la nationalité incertaine, quelques années auparavant jouait l'ambassadeur de France dans l'Aiglon (*autre exilé immobile*) au

Châtelet.

Mais jamais cette superbe, ce geste arrondi si familier, ce : « Tu vois ce que je veux dire ? » répété à l'envie, sous-entendant l'entendu, n'a pu cacher à mes yeux et à ceux de mes camarades, l'inflexible profondeur de vue, l'acuité presque violente à l'égard de chacun de nous.

Telle la flèche de Zénon il franchissait l'infini avant d'atteindre sa cible. D'emblée François était un maître, de ces gens si rares qui me faisaient penser à une interview d'Arthur Rubinstein : « il y'a de grands violonistes, de grands pianistes, de grands violoncellistes mais il y a peu de grands musiciens ! ».

Oui, dès ces premiers cours d'Art Dramatique François fut un grand homme de théâtre, jamais, oh ! grand jamais un spécialiste, un ceci ou cela sorti du chapeau des fatuités institutionnelles. Un grand homme de théâtre n'est pas un laborantin esseulé, entouré de quelques souris mais bel et bien un homme de combat et de multitudes réfutant toute hégémonie, bannissant le système et la doxa.

Il savait que la nostalgie n'est qu'une arme rouillée, qu'une langue qui se fige est morte, que l'expérience n'a de sens que piratée par la jeunesse, que cette jeunesse a l'expérience d'un monde où nous sommes par le poids des ans condamnés lentement à être en retard.

François fut bâtisseur sans jamais être architecte, l'école Florent fut comme le théâtre, enfin celui qu'il devrait être, le lieu quoiqu'il en coûte de l'indépendance, de la liberté, d'une communauté de pensée sans cesse active, à l'affût d'une fraternité de l'imaginaire et de l'utopie qui si souvent botte le cul d'une raison repue et assise.

Oui mesdames et messieurs il y avait chez Florent à coup sûr des futurs hommes et femmes mais jamais par avance de futurs comédiens.

Il y avait des gens en marche, pardon en mouvement je préfère, vers la beauté, cette promesse de bonheur disait Stendhal.

Florent bataillait ses élèves, ne les laissait jamais se mentir. C'est ainsi que l'école Florent fut frondeuse, sans cesse du côté d'un désordre vertébré.

Elle devint très vite un lieu de référence nationale, Européenne et moi qui reviens d'Asie je peux en témoigner, internationale.

Sans doute le monde aura-t-il toujours besoin de Prospéro, son île et sa Tempête.

François revient au village. Son vieux cœur usé bat très fort comme celui de Jean Valjean, comme Jean Valjean ses matins sont blancs comme l'aube de l'amour. L'amour de Cosette... une enfant ou ces milliers d'enfants qu'il a vu grandir ,qu'il a su entendre, écouter, apprendre d'eux... aimer.

Il faut qu'il le croit ; le respect, l'immense affection, la reconnaissance et l'amitié dont je témoigne ici est unanime. A Crimée, quai d'Anjou, rue des Saules, au lycée Carnot, partout où vous avez enseigné, les fantômes se rappellent tous qu'un jour vous vous êtes penchés vers eux et les avez aidés à porter leur seau.

Quelle belle et juste idée qu'on ne vous érige pas une statue, les érections de pierre ne sont pas pour les gens du Théâtre. Ici et maintenant, quelle belle et juste idée vous avez eu mesdames et messieurs de donner à votre école le nom de François Florent. Oserais-je dire que cela lui revenait de fait à Paris, à Mulhouse et pourquoi pas à Bangkok ?

A Soppes-le-haut, la note juste, l'intonation claire, le phrasé souple et sans à-coups, cette nudité cruelle et pudique du grand acteur, tout est là dans ce retour au village, aux racines où l'honneur rendu n'a rien à voir avec les honneurs parfois un peu trop politiques ou militaires, ici il s'agit de l'honneur d'un village et de l'un des siens, il s'agit d'un merci tout simple à la Gabin, il s'agit de dire que cette école portant ce nom ne peut être qu'exemplaire et se doit de perpétuer l'esprit de liberté, de rébellion contre l'inhumain, contre la misère de l'esprit et des hommes.

La voie romaine qui traverse Soppes-le-haut du conté de Ferette,

non loin du partage des eaux du Rhône et du Rhin, raconte encore au coin des feux de l'aube et du crépuscule, la longue éternité de l'histoire.

Votre nom, Maître n'est pas celui d'un passé glorieux mais celui toujours fier de l'ambassadeur de France, celui de l'avenir.

Merci et pour la première fois de ma vie je te tutoie et je t'embrasse.